

Corentin ZURLO-TRUCHE

COLETTE ET LE THÉÂTRE

Une scène à soi



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2026

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE, COLETTE MASQUÉE

« Au carrefour de toute l'œuvre, peut-être le Théâtre¹ »

Le 2 décembre 1910, *Le Matin* publie dans sa rubrique « Contes des mille et un matins » un court texte intitulé « La Poison ». Il porte, pour unique signature, un masque de théâtre. Simple fantaisie ou modeste supercherie ? Le lecteur, habitué à ces mystifications journalistiques², n'est guère crédule : les circonstances éditoriales hissent Colette à un degré extrême de visibilité³ car son entrée (masquée) dans le quotidien coïncide avec la publication d'un roman sur le milieu du music-hall au succès retentissant, *La Vagabonde* – association d'autant plus permise que la série de contes du *Matin* porte le sous-titre « Music-halls ». La duperie s'achève après quelques semaines par un éclatant lever de rideau : « C'est

¹ Roland Barthes par Roland Barthes, *Œuvres complètes*, sous la direction d'Éric Marty, Paris, Éditions du Seuil, 2002, tome IV, p. 749.

² Débutant son ouvrage en analysant la presse sous le Second Empire, Marie-Ève Thérenty montre combien l'accès des femmes auteurs aux grands quotidiens est difficile, rendu presque impossible par la répression du régime politique en place. Faisant exception, la comtesse Dash parvient un temps à intégrer *Le Figaro*. Son incursion, passant par l'emploi d'un pseudonyme masculin, s'accompagne également d'un jeu de devinette : parmi trente portraits, le lecteur doit deviner sa réelle identité. Voir Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 47.

³ D'ailleurs, le quotidien ne s'en cache pas : « Le conte que publie aujourd'hui le *Matin* est signé d'un masque. Sous ce loup énigmatique se cache, par caprice, une des femmes de lettres qui comptent parmi les meilleurs écrivains de ce temps et dont le talent si personnel, fait d'exquise sensibilité, d'observation aiguë, de fantaisie gamine, vient de s'affirmer, une fois de plus, dans un roman sentimental qui est le succès du jour. », *Le Matin*, 2 décembre 1910.

moi : Colette Willy ». Entrée en littérature sous le masque de Willy, alors unique signataire des premiers opus des *Claudine*, Colette exploite, tout au long de sa carrière, les pouvoirs d'autopromotion du masque. Mais, ce jeu de passe-passe dit autre chose : la manifestation d'un rapport particulier avec le théâtre. En récupérant à des fins promotionnelles le masque de théâtre, en dissimulant sa figure avant de l'exposer crûment sous les feux de la rampe, l'auteure fournit une clé essentielle pour comprendre sa relation instinctive au théâtre. Entre dissimulation et apparition, absence et présence, la manière dont Colette occupe les scènes françaises durant un demi-siècle est soumise à des éclipses et à des variations.

La passion de Colette pour la scène émerge dans la succession vertigineuse de ses activités : mime, danseuse, actrice, dramaturge, parfois metteuse en scène, critique dramatique⁴. Ne se limitant à aucun métier, elle les pratique tous selon une trajectoire singulière. Dans cette continuité, le théâtre semble éclaté aux confins d'une œuvre trop souvent lue comme une vaste autobiographie : écriture de dialogues animaliers (entre 1904 et 1907), de plusieurs pièces de théâtre, d'*En camarades* à l'adaptation de *Chéri*, en passant par le livret de *L'Enfant et les sortilèges*, l'adaptation de *La Vagabonde*, *La Décapitée*. Une même fidélité à la scène pousse Colette à se tourner vers la critique qu'elle commence pour le compte du *Gil Blas* en 1903 avec une rubrique musicale, avant d'occuper la critique dramatique de façon durable dans certains journaux aux tournants des années 1920, puis au *Journal* dans les années 1930. Bien souvent occupée par l'écriture romanesque, c'est un théâtre « dans un fauteuil » qu'elle imagine également dans les pages de ses romans, comme des petites scènes à soi. Autant d'activités, autant d'œuvres qui investissent le théâtre d'une force et d'une place qu'il convient désormais de considérer.

Il est un trait commun à beaucoup d'écrivains, la détestation de l'écriture. Chez Colette, celle-ci prend une coloration particulière mise en balance avec le théâtre. Alors que le *pensum* du romancier est solitaire, celui du dramaturge est collectif. On ne citera que ces lignes extraites d'une interview donnée en 1938 alors que le dramaturge Paul Géraudy adapte, à la scène, son roman *Duo* : « C'est une terrible tentation que de voir pétrir une matière magnifique et vivante, tentation qui rend petit et misérable le vieux devoir de l'écrivain, refroidit son papier vierge, rétrécit son cirque de propice lumière. Même en dehors du succès, l'auteur

⁴ Samia Bordji retrace avec précision mais concision le parcours dramatique de Colette dans *Les feux de la rampe*, Saint-Sauveur-en-Puisaye, Musée Colette, avril-novembre 2008, p. 1-15.

dramatique, le metteur en scène ont toujours leurs instants de plénitude et d'orgueil, leur récompense de despotes créateurs et désintéressés⁵. » Le théâtre exerce une indéniable fascination : entre attraction et tentation, il contamine définitivement quiconque ose le pratiquer. Colette, pleinement consciente de cette attirance dévorante, emploie la métaphore « le poison du théâtre⁶ » pour en suggérer la force, et l'aura.

Ce pouvoir s'explique en partie par le contexte qui voit la carrière de Colette naître et s'épanouir, celui d'une époque férue de divertissement et proluxe en matière d'innovations spectaculaires. L'industrialisation du monde du spectacle, la nette augmentation du nombre de salles, la diversification du répertoire entraînent, tout au long du XIX^e siècle, une expansion croissante du monde du spectacle. Le cas de Colette illustre la trajectoire d'une femme auteur dans ce contexte de la modernité : touche-à-tout, elle envisage également de pratiquer toutes les facettes de l'activité dramatique qui vont de l'enrichissement⁷ à une pleine adhésion aux pouvoirs de l'illusion. De son vivant, un journaliste averti s'interroge sur cet éclectisme : « Croyez-vous qu'il existe quelque part dans le monde un homme ou une femme qui puisse se prévaloir d'avoir donné à sa personnalité les différents aspects de l'activité théâtrale moderne aussi délibérément, aussi généreusement que Colette⁸ ? » L'ambition du présent ouvrage est de donner forme et sens à ces différents aspects de sa carrière théâtrale.

Tout ce qui s'écrit sur Colette et le théâtre relève de l'anecdotique et du circonstanciel. Maintes études biographiques s'attardent sur ses années de music-hall entre 1906 et 1913, et réduisent sa carrière théâtrale à cette seule activité. Cherchant les raisons qui poussent une femme de lettres

⁵ « Un soir d'été, Paul Géraudy et “*Duo*” entrèrent ensemble dans ma petite maison au bord du golfe », *Paris-Soir*, 11 octobre 1938.

⁶ « Le théâtre vu des deux côtés de la rampe », *Cahiers Colette*, n° 13, 1991, p. 136. Ses biographes avisés parlent, quant à eux, du « virus de la scène ». Voir Gérard Bonal et Michel Rémy-Bieth, *Colette intime*, Paris, Éditions Phébus, 2004, p. 182. Cette métaphore se retrouve sous la plume de Roland Barthes qui emploie, dans un texte sur *Mère courage et ses enfants* de Bertolt Brecht, le terme « empoisonnement » au lieu d'« empoisonnement ». Voir Jean-Loup Rivièrre, « Peut-être le théâtre... Variations sur une coquille », *R/B*, Exposition présentée au Centre Pompidou, 2002-2003, Marianne Alphant et Nathalie Léger (dir.), Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 74.

⁷ On connaît le mot des Goncourt qui rapportent : « Janin nous avait dit : “Pour arriver, voyez-vous, il n'y a que le théâtre.” », cité par Susan McCready and Pratima Prasad, « Setting the stage : For an Approach to Drama and the Novel », *Novel stages. Drama and the novel in Nineteenth Century France*, Edited by Pratima Prasad and Susan McCready, Newark, University of Delaware Press, 2007, p. 30.

⁸ René Jeanne, « Colette femme de théâtre », *Le Capitole*, mai 1923.